

Géraldine Philippe

Contretemps

L'aventure lacanienne est intimement liée à la fonction du temps dans la technique analytique, puisque ce fut le motif même de ce que J. Lacan appela son « excommunication majeure », où tout fut mis en œuvre pour le faire taire.

Le point de rupture est la durée de la séance. Dans une note qu'il ajoutera à « Fonction et champ de la parole et du langage » en 1966, il redouble son acte : « Pierre de rebut ou pierre d'angle, notre fort est de n'avoir pas cédé ¹. » Un acte que J. Lacan a voulu mais qui, à la manière d'Antigone, l'a dépassé : éthique donc. La formule « l'analyste a horreur de son acte » trouve ici toute sa justesse. Sans cet acte que l'on peut qualifier de fondateur, dont J. Lacan a payé le prix fort, nous n'en serions certainement pas à ce point d'élaboration aujourd'hui.

Sans doute ceux qui étaient fermement décidés à censurer avant tout l'irrévérencieuse ironie de J. Lacan donnant un coup de pied dans le temple sacré en critiquant la position de Freud dans l'analyse de l'Homme aux loups avaient-ils un soupçon des incidences subjectives d'un tel enjeu. En faisant sauter les standards, c'est d'abord l'analyste que J. Lacan place sur la sellette et somme de rendre compte de sa pratique. C'est aussi toute la psychanalyse qu'il remet en chantier.

Dans la préface de « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan insiste sur le fait que ce discours, prononcé à Rome en septembre 1953, porte la marque inaugurale de son enseignement. C'est un tournant radical au regard de la formation des analystes et de la fin de la cure.

1. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 315.

Il s'agit en effet de considérer non pas seulement les incidences du temps de la séance côté analysant, mais bien aussi côté analyste, c'est-à-dire ce que cela introduit au niveau de la structure dans la conduite de la cure quant au traitement du réel par le symbolique.

J. Lacan avait un coup d'avance sur l'exacte portée du maniement du temps sur le rôle de l'analyste dans la perspective dialectique :

1. Nous ne pouvons prévoir à la place du sujet son temps pour comprendre ;

2. « La fixation anticipée d'un terme [...] laissera le sujet dans l'aliénation de sa vérité. »

Autrement dit, le forçage de Freud avec l'Homme aux loups concernant la scène primitive, même si la construction est juste, non seulement ne sert à rien mais plus encore fixe son aliénation sous une forme paranoïde.

Autre conséquence : dire que l'inconscient demande du temps pour se révéler implique de savoir à quelle aune l'analyste doit le mesurer : temps chronologique ou temps logique ? « [...] en prendrons-nous quelque meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir² ? ».

Dans le même mouvement, J. Lacan donne une autre valeur à l'inconscient. « Le temps logique » est écrit depuis dix ans ; il lui en faudra dix de plus pour rédiger « Position de l'inconscient ».

Enfin, pour faire le lien avec le côté de l'analysant, il place la fonction travail : l'analyste en position de scribe qui enregistre et suspend la séance, que l'analysant ne peut pas ne pas éprouver autrement que comme une ponctuation dans le progrès de ses élaborations.

Cette supposition de savoir qui conditionne le transfert, le sujet s'en sert pour relancer la suite infinie de la chaîne associative qui s'enroule autour du vide central d'un désir qui le captive. Le sujet tourne en rond ou plutôt en spirale et, dans les tours de la demande, il tisse peu à peu la toile de sa vérité. Il faudra cependant un tour de plus ($n + 1$) pour que le sujet conclue. Pour Lacan, il s'agit donc bien moins de défendre le procédé de la séance courte que d'en montrer le ressort dialectique.

2. *Ibid.*, p. 313.

Ce concept de temps n'est pourtant rien de moins que ce qu'il appelle la base de son enseignement, sur laquelle reposent les fondements de la psychanalyse qu'il reprend dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. En 1964, donc la même année que le *Séminaire XI*, Lacan écrit « Position de l'inconscient » et rompt définitivement avec l'hypothèse freudienne qui fonde l'inconscient sur le parricide et donc sur le Père comme garant de la vérité.

Concevoir une psychanalyse comme une simple succession de temps – élaboration du savoir inconscient, de la signification phallique, de la castration jusqu'à l'objet *a* comme coupure, etc. – me semble être un contresens par rapport à ce que visait J. Lacan. À ce compte, il suffirait de temps chronologique plus ou moins long selon chaque analysant pour accomplir le parcours fléché de la connaissance. Je ne crois pas que cela épuise la série infinie pour autant.

Il me semble au contraire que la visée de J. Lacan soit de produire une sorte de contretemps ou plus exactement de temps contre, une discontinuité qui fasse dérailler le tempo bien huilé de l'analysant qui tient son rythme de croisière dans l'appui qu'il prend de son fantasme. Car ce ronron pépère de l'accrochage au père, le sujet ne veut pas en démordre. Sauf à effectuer ce saut, ce changement de registre, l'analysant ne sera pas en mesure de conclure, c'est-à-dire de produire une suite finie.

Pour contrer l'absence de certitude de l'inconscient, l'analyste peut y opposer la certitude de l'acte. Pour cela, il faut du temps certes, mais on voit bien que le seul désir de l'analyste n'y suffira pas sans la décision de l'analysant de se hâter vers la sortie conclusive. Encore faut-il qu'il sache dire pourquoi. Sinon, ce ne sera qu'une fuite.

Voilà pourquoi il est aberrant, comme le fait remarquer Antonio Quinet, de proposer une analyse limitée dans le temps. Mettre la gomme est certes préférable, mais on ne peut pas prédiquer le fin mot. Le temps est ce qu'il y a de plus réel, intraitable. Existe-t-il même ou n'est-ce qu'une rêverie du sujet quant à l'échéance ultime ? Comme le note Gabriel Lombardi, la clinique du temps marque un avant et un après, donc une discontinuité temporelle, irréversible, qui, à l'occasion, produit le seul affect qui ne trompe pas, l'angoisse, tant que le sujet reste au seuil de l'acte. Mais si le sujet ose le franchissement, son destin, c'est le présent.

Des temps du sujet de l'inconscient dépend le temps que prend une analyse. Le maniement de ce temps relève non pas de la technique mais de l'éthique : c'est ce temps qu'il faut pour a-sphère être, car, comme le note Dominique Fingermann, « ce n'est qu'après un long détour que peut advenir pour le sujet le savoir de son rejet originel ». Cette méconnaissance du réel revient à brader la psychanalyse. Ce n'est pas rejoindre à l'horizon la subjectivité de son époque ; là, c'est l'analyste qui se dissout dans l'époque.

Lacan, l'humaniste extrême, voulait une École qui soit un abri pour le discours analytique, que l'inconscient, le sien, pas celui de Freud, ait sa place dans la civilisation afin qu'il y ait pour le sujet une alternative à la science, au religieux ou au capitalisme.

Il serait peut-être intéressant de comprendre pourquoi aujourd'hui les analyses durent si longtemps. Le travail d'élucidation de l'enseignement de J. Lacan est loin d'être achevé pour beaucoup d'entre nous, si tant est qu'il puisse l'être vraiment. Comme nous l'a montré Michel Bousseyroux, le 27 mars, le dernier Lacan a de quoi nous ouvrir quelques perspectives sur ce point, justement.

Paris, le 31 mars 2008